

Janvier 2011.

Frissons de philosophie.

Quelques gouttes de Nietzsche

A propos du livre de Martin Steffens, Nietzsche pas à pas, Ellipses, 2008.

Jean Cornil

Mes premiers livres de philosophie, acquis au milieu des années septante, sont tous des ouvrages de Friedrich Nietzsche : l'Antéchrist, Ecce Homo, le Gai Savoir, le Crépuscule des idoles, et le fameux Zarathoustra. Jaunis par les années, j'en ai même racheté certains récemment. C'est le seul auteur dont je supporte de posséder les livres en double. Réminiscence d'une fascination adolescente ? En tous cas, à l'époque, je n'y comprenais en fait rien. Il m'a fallu longtemps pour orthographier correctement son nom et je naviguais entre quelques aphorismes tranchants bien en phase avec mon bouillonnement juvénile. Casser l'histoire en deux, devenir ce que l'on est ou « je ne suis pas un homme mais de la dynamite », cela peut toujours servir contre les parents ou pour impressionner les filles.

Puis, peu à peu, au cours des trente années qui ont suivi, Nietzsche est revenu tournoyer au-dessus de mon esprit, plutôt occupé par les controverses autour du marxisme et de la psychanalyse. Survolé dans les nombreuses histoires de la philosophie, pris à partie dans les querelles des intellectuels parisiens et normands, convoqué à toutes les sauces doctrinales, de la plus réactionnaire à la plus émancipatrice, je n'y comprenais toujours pas grand-chose. Je restais captivé par son regard, ébloui par sa langue, magnétisé par ses concepts mais totalement incapable d'expliquer, ne fut-ce qu'une bribe du surhomme, de la volonté de puissance, de l'éternel retour, du renversement des valeurs ou des pôles de la tragédie grecque.

Alors, je me suis plongé dans les ouvrages de vulgarisation, dans la superbe biographie que Daniel Halévy lui a consacré, dans « La sagesse tragique » de Michel Onfray, dans le livre collectif « Pourquoi nous ne sommes pas nietzschéens », et dans certains textes, envoûtants, de Nietzsche lui-même. Et enfin, j'ai découvert, par hasard, l'introduction que propose Martin Steffens à l'auteur de Par-delà le bien et le mal. Son ouvrage, à l'aspect très scolaire et loin des superficialités philosophiques à la mode, pourvu que l'on prenne le temps, justement pas à pas, d'y progresser, est lumineux. C'est une magnifique leçon de

philosophie. La pensée, d'une profondeur et d'une cohérence exceptionnelles de Nietzsche s'éclaire. Je suis très loin de maîtriser toutes les finesses de cette œuvre immense mais, grâce à Martin Steffens, j'ai débuté un parcours sur le sentier pentu qui mène, pour les plus tenaces et les plus lucides, à l'air mordant des hauteurs de l'esprit.

Ce livre ne me quittera plus. Il m'a accompagné l'été dernier à Sils-Maria jusque devant la chambre de la pension où Nietzsche logeait pendant certains été de la décennie 1880. Il était dans mon sac à Nice et le sera demain dans le sud de Naples. Ce livre est une pépite spirituelle car il traverse toute l'histoire de la pensée et met l'œuvre de Nietzsche en perspective avec celles de Platon ou Spinoza qui, du coup, s'éclairent presque miraculeusement. Face aux arrières-mondes qui resurgissent, face au matérialisme du dernier homme, face aux angoisses devant un avenir indéchiffrable, face au sens même de la vie, la philosophie de Nietzsche est un acide qui troue toutes les certitudes. Elle renoue avec l'innocence de l'enfance et tous les possibles du devenir. Elle aide à mieux vivre car le secret de vie est d'être « ce qui doit toujours se surmonter soi-même ».